

teur que je remercie Dieu d'avoir envoyé sur ma route ! vous serez l'ange du bien qui aura vaincu en moi le démon du mal !

— Allez en paix, mon fils, dit le prêtre avec une sublime abnégation, je ferai ce que vous désirez.

Auger se jeta aux genoux du digne homme, s'empara de sa main, qu'il baisa malgré lui, et s'éloigna en levant les bras au ciel.

XXXI.

RÉTIF ET INGÉNUÉ PARDONNENT.

Tandis qu'Auger se confessait au curé de la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Rétif et sa fille s'applaudissaient d'avoir triomphé ou triomphé, comme l'écrivait écoromiement Rétif dans ses livres, imprimés par lui-même.

Avoir éloigné Auger, c'était beaucoup ; mais restait à combattre Christian.

Christian, tout éloigné qu'il était, semblait en effet et avec raison, à Rétif, le plus dangereux adversaire.

Christian, ou plutôt la simple influence de Christian, avait décidé Ingénue contre Auger. Auger parti, Ingénue ne rêvait plus qu'à Christian.

Nous avons entendu ce qu'elle avait dit à son père à propos de la visite que celui-ci attendait de Christian le jour même ou le lendemain au plus tard.

Ce jour s'écoula, le lendemain s'écoula, et l'œil si perçant et si exercé de la jeune fille ne vit, de loin ou de près, aucun visage, aucune tournure qui lui rappelaient le visage et la tournure de Christian.

Alors commença une série de raisonnements que la pauvre Ingénue se fit pour excuser le coupable Christian. D'où pouvait provenir sa longue absence ? Était-ce la fausse honte d'avoir pris un autre nom que le sien ? Ce n'était pas probable. Était-ce la crainte inspirée par Rétif ? Mauvaise raison. Était-ce le dépit d'avoir été maltraité quand on l'avait pris en flagrant délit de mensonge ? Mais il avait été maltraité par Rétif et non par Ingénue. Or, que lui importait ? c'était Ingénue et non Rétif qu'aimait Christian.

D'ailleurs, ces raisons étaient, sinon bonnes, au moins acceptables, en supposant une grande indulgence pour vingt-quatre ou quarante-huit

heures ; mais elles ne pouvaient excuser deux, quatre, six, huit jours d'absence.

Il y avait, bien certainement, là-dessous quelque énigme dont Ingénue cherchait vainement le mot.

Ce fut pendant ce temps qu'Auger attaqua et fut battu ; cette attaque d'Auger et le triomphe de Rétif servirent un instant de distraction à Ingénue.

Mais, après la victoire, la préoccupation revint plus forte que jamais.

Bientôt cette préoccupation se changea en doute, et le doute, cette rouille de l'amour, commença d'envahir son cœur.

Ingénue se demanda si, en effet, l'expérience des pères n'était point faite pour éclairer les enfants, et Ingénue frémait en songeant qu'elle allait être forcée de croire à l'expérience de Rétif.

Elle se figura que Christian n'avait cherché près d'elle qu'un amusement ; que l'amour qu'il lui avait exprimé n'était qu'un caprice à satisfaire ; en un mot, elle en arriva à penser que Christian, voyant de trop grandes difficultés pour arriver jusqu'à elle, s'était tourné d'un autre côté.

L'idée machiavélique mise en avant par Rétif, que Christian n'était qu'un intermédiaire infame entre elle et le comte d'Artois, ne se présenta même pas à l'esprit de la jeune fille : cette idée, soufflée par le romancier, comme un moyen d'action, avait été repoussée à l'instant même par tout ce qu'il y avait d'éléments purs et généreux dans l'imagination de la jeune fille, et s'était dissoute en invisible vapeur.

Une imagination honnête et droite a des regards fixes dont la profondeur dérouta les plus habiles combinaisons des expériences les plus avancées.

Rétif suivait, au reste, dans ce cœur innocent, la marche dévorante de ces idées. Il s'applaudissait d'une mélancolie qui, toute croissante qu'elle était, devait aboutir à l'indifférence.

En attendant, on vivait triste dans la maison Rétif. C'est toujours une distraction pour un homme d'être arrêté, et pour une jeune fille d'être enlevée dans la rue, et, du moment où on n'en a pas d'autre, celle-là manque beaucoup quand elle vient à manquer.

Ce fut sur ces entrefaites qu'un soir où le bonhomme Rétif descendait de son grenier, dans lequel il faisait sécher sur des ficelles quelques feuilles fraîchement composées de ses *Nuits de*

Paris, le brave curé Bonhomme, sous le passeport de son nom, se fit annoncer chez le romancier son voisin.

Rétif était philosophe, et, comme tous les philosophes de cette époque, quelque peu incrédule ; ses relations avec les prêtres de son quartier étaient donc chose rare, et il ne touchait à l'Eglise que par sa fille Ingénue, qui, la veille de chacune des quatre grandes fêtes de l'année, se confessait à un vieux curé de la paroisse, ancien confesseur de sa mère.

En entendant sa fille annoncer le curé Bonhomme, Rétif fut donc autorisé à croire qu'il s'agissait tout simplement de quelque œuvre pie ; justement il n'avait plus d'argent, et comptait sur son libraire pour une rentrée de cent cinquante livres.

Aussi reçut-il le bon curé avec désappointement, en auteur orgueilleux qu'une demande indiscrète vient prendre en flagrant délit de misère.

Ce fut bien pis lorsque le curé Bonhomme demanda d'un air mystérieux à Rétif un entretien particulier.

Celui-ci ne l'en fit pas moins entrer dans sa chambre à lui, qui était tout à la fois son cabinet de travail et son imprimerie ; mais en faisant passer le curé devant lui, il jeta à sa fille, demeurée dans la première chambre, un regard de côté qui voulait dire :

« Sois tranquille, notre voisin, le curé de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, va trouver à qui parler. »

Rétif offrit un fauteuil au curé Bonhomme, et s'assit près de lui ; mais tous deux, et c'est facile à deviner, commencèrent la conversation, maintenus à distance l'un de l'autre par une certaine antipathie.

Cependant, aux premiers mots, le curé patriote et le romancier philosophe se comprirent : tous deux, quoique marchant dans une voie différente, tendaient à un même but. Quand le vent d'automne secoue les branches d'une forêt, on voit rouler ensemble, et dans un même tourbillon, les feuilles du chêne et du sycamore, du platane et du hêtre.

Or, on était à l'automne, presque à l'hiver du dix-huitième siècle, et le vent de la révolution commençait à souffler rudement.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire, dans l'imperceptible rapprochement qu'elle opérerait entre ces deux hommes, chaque phrase de cet entretien remarquable. On y verrait avec

quelle parfaite bonté le digne curé venait plaider la cause de ce malheureux Auger, la bête noire de la maison.

Rétif se sentit ébranlé. Le curé, devenu ingénieux, tant il désirait réussir, prit Rétif par sa nuance politique, et lui montra Auger tel qu'il s'était montré à lui, c'est-à-dire agent involontaire, forcé, dégoûté de la tyrannie aristocratique.

Le curé Bonhomme, tel que nous l'avons présenté à nos lecteurs, c'est-à-dire précurseur des curés constitutionnels de 1792, devait avoir du succès près de l'ami de Mercier, le réformateur. Il en eut.

Rétif, envisageant la question sous ce point de vue, commença dès lors à ne maudire très absolument que le comte d'Artois ; encore le curé, avec sa charité habituelle, arriva-t-il à excuser la personne du prince en faisant dériver la faute de celui-ci de sa condition et de son éducation princière.

Il en résulta qu'à la fin de la conversation, après avoir accusé d'abord Auger, puis le prince, Rétif, en somme, n'accusa plus que l'aristocratie.

Ce n'était plus monsieur Auger, ce n'était plus monsieur le comte d'Artois qui avait voulu lui prendre sa fille : c'était l'aristocratie !

Mais la cause, plaidée et gagnée auprès du père, il fallait une conclusion.

Cette conclusion, c'était le pardon.

— Pardonnez ! pardonnez ! dit le bon curé, qui raconta que la vie d'Auger était suspendue au fil de ce pardon.

— Je pardonne, dit majestueusement Rétif.

Le curé poussa un cri de joie.

— Maintenant, ajouta Rétif, passons chez Ingénue et laissez-moi lui raconter la chose ; c'est un bon exemple pour la jeunesse que le repentir. Une jeune fille qui voit le crime, soit puni, soit repentant, ne se fait pas une mauvaise idée de la justice divine.

— J'aime cette pensée, dit le curé.

On passa chez Ingénue. Comme sœur Anne, Ingénue était à la fenêtre, et, comme sœur Anne, elle ne voyait rien venir.

Rétif toucha Ingénue à l'épaule ; elle se retourna en tressaillant. Puis, voyant son père et le curé, elle sourit tristement à l'un, fit une révérence à l'autre, et revint s'asseoir à sa place accoutumée.

Rétif raconta alors à Ingénue le repentir et les vertus d'Auger.

Ingénue écouta sans intérêt.

Peu lui importait que monsieur Auger fût un honnête ou un malhonnête homme. Hélas ! elle eût donné beaucoup pour que Christian eût commis autant de crimes qu'Auger, quitte à se repentir de la même façon.

— Eh bien, demanda Rétif, lorsque son récit fut terminé, es-tu contente de cette réparation ?

— Oui, sans doute, très contente, mon père, répliqua machinalement Ingénue.

— Pardonne-tu à ce pauvre homme ?

— Je lui pardonne.

— Ah ! s'écria le curé au comble de la joie, voilà un malheureux qui va renaître ! Votre générosité a fait ce bel ouvrage, monsieur Rétif ; mais ce n'est point le tout, il vous reste encore une œuvre plus méritoire peut-être à accomplir, et vous l'accomplirez, j'en suis sûr.

Rétif en revint à sa première crainte.

Il regarda le curé, qui le regardait lui-même le sourire sur les lèvres, la persuasion dans les yeux.

Il frissonna, croyant déjà voir la bourse de velours sortir de la grande poche du curé.

— Oh ! se hâta-t-il de dire pour prévenir la demande qu'il craignait, oh ! je le crois plus riche que vous et moi, monsieur le curé.

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, répliqua celui-ci. Il a fait les choses jusqu'au bout : il a refusé l'argent du comte d'Artois ; il a abandonné les gages qui lui étaient dus ; il a employé en bonnes œuvres les économies qu'il avait faites, le pauvre garçon, et cela tant il avait à cœur de se réhabiliter, et, en effet, l'argent de cette maison maudite n'était pas autre chose que la rétribution de ces mauvaises œuvres qu'il voulait effacer.

— N'importe, n'importe, monsieur le curé, interrompit Rétif, vous n'en avouerez pas moins qu'il serait bizarre qu'après avoir causé nos malheurs, monsieur Auger nous vînt demander l'aumône.

— Et, vous demandât-il l'aumône, monsieur Rétif, dit le brave curé, mon avis est encore qu'en bon chrétien vous devriez la lui donner ; il y a même plus : cette aumône, il serait infiniment méritoire, aux yeux du Seigneur, que vous puissiez la proportionner au mal qu'il a fait.

— Cependant... murmura Rétif.

— Mais, interrompit le curé, la question n'est point là : Auger ne veut rien demander et ne demande rien qu'à son travail ; c'est déjà un par-

fait honnête homme, et il sera le plus digne de tous avant peu.

— Que demande-t-il, alors ? dit Rétif très rassuré ; voyons, expliquez-vous, monsieur le curé ?

— Ce n'est pas lui qui demande, mon cher voisin ; c'est moi qui demande pour lui.

— Et que demandez-vous, voyons ? dit Rétif en se relevant et en faisant rouler ses pouces l'un autour de l'autre.

— Je demande ce que tout bon citoyen peut demander sans rougir pour son prochain : du travail !

— Ah ! ah !

— Vous faites travailler beaucoup de monde, vous, monsieur Rétif.

— Non, car je compose moi-même, et puis, je ne sache point que monsieur Auger soit imprimeur.

— Il sera tout pour vivre honorablement.

— Diable ! diable !

— Si vous ne pouvez pas vous-même, vous avez au moins des connaissances.

— J'ai des connaissances, répéta machinalement Rétif ; nous avons des connaissances, parle ! n'est-ce pas, Ingénue ?... Sans doute, nous avons des connaissances !

— Oui, mon père, répondit avec distraction la jeune fille, nous en avons.

— Cherchons... Nous avons d'abord monsieur Mercier ; mais il est comme moi, il n'emploie personne.

— Diable ! diable ! fit à son tour le curé.

— Mais cherche donc, Ingénue !

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus tout chargés de mélancolie.

— Monsieur Réveillon ! dit-elle.

— Monsieur Réveillon, le fabricant de papiers peints qui a une manufacture au faubourg Saint-Antoine ? demanda l'abbé Bonhomme.

— Eh ! oui, en effet ! s'écria Rétif.

— Lui-même, dit Ingénue.

— Mais mademoiselle a raison, dit l'abbé ; c'est une excellente connaissance pour ce qui nous occupe ! Monsieur Réveillon est un homme qui emploie beaucoup d'ouvriers.

— Mais enfin, à quoi est-il bon, M. Auger ? demanda Rétif.

— Oh ! il a reçu une certaine instruction ; cela est facile à voir... Parlez donc à monsieur Réveillon, et recommandez-le lui en toute sécurité.

— Ce sera fait aujourd'hui même, dit Rétif ; seulement...

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? demanda l'abbé Bonhomme avec inquiétude.

— Seulement, vous comprenez, ce sera une triste recommandation auprès de monsieur Réveillon, qui a des filles... car...

— Car ?...

— Car, il faut que je vous le dise, mon cher voisin, c'est justement monsieur Réveillon qui nous a prêté des ouvriers pour corriger le ravisseur.

— Vous lui conterez son repentir, cher monsieur Rétif.

— Ces fabricans sont gens incrédules, dit Rétif en secouant la tête.

— Enfin, vous n'abandonnerez pas une victime de la perversité des grands...

Cette façon de retourner la question acheva de persuader Rétif, qui promit avec la ferme intention de tenir.

Et, en effet, il n'y manqua point.

XXXII.

UN ARISTOCRATE ET UN DÉMOCRATE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Comme il était déjà tard lorsque l'abbé Bonhomme sortit de chez Rétif, et que, malgré cette nouvelle qu'il venait d'apprendre du repentir d'Auger, le romancier ne voulait point se hasarder avec sa fille dans les rues de Paris pendant l'obscurité ce ne fut que le lendemain, vers midi, que Rétif se rendit chez le marchand de papiers peints pour exécuter la promesse faite, la veille, à monsieur le curé de la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Réveillon était en grande conférence avec un de ses voisins.

Les deux filles de Réveillon s'emparèrent d'Ingénue et prièrent Rétif d'attendre que monsieur Santerre eût fini de causer avec leur père.

— Santerre le brasseur ? demanda Rétif.

— Oui, monsieur Rétif, vous pouvez les entendre.

— Diable, oui ; il me semble même qu'ils crient bien haut.

— Il en est toujours ainsi quand ils causent politique.

— Mais on dirait qu'ils se fâchent.

— C'est possible, attendu qu'ils ne sont du même avis sur rien ; mais, comme ils sont en

relation d'affaires, ils ne se brouillent jamais sérieusement ! et ils ont beau crier haut, cela ne nous inquiète pas.

Rétif écoutait, pendant ce temps, ce qui se disait dans le cabinet de Réveillon.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, ils parlent de l'affaire de monsieur Dubois, le chevalier du guet. Il y a là, en effet matière à controverse.

— Il a bien fait, disait Réveillon, et il s'est conduit en brave soldat, en bon serviteur du roi !

— C'est un gueux ! c'est un scélérat ! criait Santerre ; il a fait tirer sur le peuple !

— Eh ! le peuple qui se révolte, disait Réveillon, ce n'est plus le peuple !

— Quoi ! parce que vous êtes riche, vous voulez garder pour vous seul le droit d'avoir une opinion et de la dire, et parce qu'on est pauvre, il faudrait tout souffrir sans jamais se plaindre ou se révolter un peu ? Allons donc !

— Je ne veux pas qu'on aille, malgré le roi et la loi, troubler le repos public, voilà ce que je dis.

— Réveillon ! Réveillon ! cria Santerre, ne dites pas de ces choses-là, mon ami.

— Que je ne dise pas ce que je pense ?

— Non, surtout devant vos ouvriers.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'un jour ou l'autre ils brûleront vos papiers, entendez-vous ?

— Eh bien ! si ce jour-là nous avons le bonheur d'avoir encore M. Dubois pour chevalier du guet, il viendra avec une escouade, et fera tirer sur eux comme il a fait tirer sur toute cette canaille du pont Neuf et de la place Dauphine.

— Diable ! diable ! murmura Rétif, mon ami Réveillon est encore moins philosophe que je ne croyais, et s'il s'était trouvé comme moi et Ingénue au milieu des coups de fusil, s'il eût vu emporter les blessés, s'il eût compté les morts...

Pendant que Rétif faisait à demi-voix cette réflexion Santerre, qui n'était pas homme à avoir le dernier mot, criait plus haut qu'il n'avait fait encore.

— Ah ! vous appelleriez monsieur Dubois ; ah ! vous iriez chercher le chevalier du guet ; ah ! vous feriez tirer sur de pauvres diables sans défense ! Eh bien ! je vous déclare, moi, qu'au premier coup de fusil, mes ouvriers seraient là pour prêter main-forte aux vôtres.

— Vos ouvriers ?

— Oui, et moi à leur tête, entendez-vous ?

— Eh bien ! c'est ce que nous verrions !

— Eh bien ! c'est ce que vous verriez !

En ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit brusquement et bruyamment ; Réveillon et Santerre apparurent sur le seuil.

Santerre était fort rouge et Réveillon fort pâle.

Tous deux donnèrent du nez contre les trois jeunes filles, assez inquiètes de la scène qu'elles venaient d'entendre, et contre Rétif, qui faisait semblant de n'avoir pas entendu.

— Bonjour, cher monsieur Rétif, dit Réveillon.

— Ah ! monsieur Rétif de la Bretonne, dit Santerre en souriant au romancier du haut de sa taille d'abbé.

Rétif s'inclina, très heureux d'être connu de M. Santerre.

— Un écrivain patriote, *lui*, continua le marchand brasseur.

Rétif salua encore.

Santerre s'approcha et lui serra la main.

Pendant ce temps, Réveillon, qui comprenait que tout ce qui venait d'être dit dans son cabinet avait été entendu, Réveillon saluait Ingénue d'un air embarrassé.

— Vous nous avez entendus ? dit Santerre, riant en homme convaincu que, défendant une bonne cause, il pouvait répéter devant tous ce qu'il avait dit en tête-à-tête.

— Dame ! vous parliez assez haut, monsieur Santerre, répondit la plus jeune des filles de Réveillon.

— C'est vrai cela, dit Santerre avec sa grosse voix et son gros rire, car il avait déjà perdu toute animosité de la discussion. C'est ce diable de Réveillon qui en est encore à Henri IV ! il approuve le gouvernement dans tout ce qu'il fait, et il attend, chaque matin, la poule au pot.

— Le fait est, dit Rétif, jaloux de se concilier du premier abord le marchand brasseur, personnage d'une influence notoire, avec lequel, d'ailleurs, il sympathisait d'opinion, le fait est que, l'autre soir, il y faisait chaud, près de la statue de Sa Majesté Henri IV !

— Ah ! ah ! vous étiez donc là, monsieur Rétif ? demanda Santerre.

— Hélas ! oui, Ingénue et moi... n'est-ce pas, Ingénue ? Nous avons même failli y rester.

— Eh bien ! dit le brasseur, vous entendez, mon cher Réveillon, monsieur Rétif était là avec sa fille.

— Après ?

— Monsieur Rétif et sa fille ne sont ni de la canaille, comme vous le disiez tout à l'heure, ni des ennemis du repos public !

— Eh bien ! quoi ? ils ne sont pas morts ! et puis, ils seraient morts, tant pis ! pourquoi étaient-ils là, au lieu d'être chez eux ?

Il n'y a rien de tel que de prétendus modérés pour faire des raisonnements féroces.

— Oh ! oh ! dit Santerre avec son gros et logique bon sens, vous leur reprochez de se promener dans Paris, à ces pauvres bourgeois, de Paris ? Voyons, maître Réveillon, vous qui visez à être électeur, soyez donc un peu plus patriote, que diable !

— Eh ! corbleu ! s'écria Réveillon, piqué au vif pour la seconde fois, car, si la première on l'avait menacé dans ses intérêts la seconde on venait de l'égratigner dans son amour-propre, je suis aussi bon patriote que qui que ce soit au monde, mon cher Santerre ; mais je ne veux pas de bruit, attendu qu'avec du bruit, pas de commerce !

— C'est cela, dit Santerre, à merveille ! faisons une révolution, mais ne déplaçons personne, et ne dérangeons rien.

Et il prononça ces paroles avec ce flegme railleur qui constitue l'un des caractères les plus saillants de l'esprit français.

Rétif se mit à rire.

Le brasseur, se sentant soutenu, se tourna du côté de Rétif.

— Enfin, je vous en fais juge, vous qui y étiez, dit-il : on prétend qu'il y a eu trois cents personnes tuées.

— Pourquoi pas trois mille ? dit Réveillon ; un zéro de plus ou de moins, ce n'est pas la peine de s'arrêter à cela.

La figure de Santerre prit une certaine gravité dont on n'eût pas cru capable cette physiologie vulgaire.

— Mettons-en trois seulement, dit-il. La vie de trois citoyens vaut-elle moins que la perruque de M. de Brienne ?

— Certes, non ! murmura Réveillon.

— Eh bien ! répéta Santerre, je vous dis, moi, que trois cents citoyens ont été tués, et que beaucoup ont été blessés.

— Bon ! dit Réveillon, voilà que vous appelez cela des citoyens, une foule de gens sans aveu qui s'étaient portés au logis du chevalier Dubois pour piller ! On les a fusillés et l'on a bien fait, je l'ai déjà dit, et je le répète.

— Eh bien ! mon cher Réveillon, deux fois au lieu d'une, vous avez dit une chose qui n'est point exacte ; vous savez bien que des gens très comme il faut ont été victimes de cette échauffourée... n'est-ce pas, monsieur Rétif ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, à moi ? fit Rétif.

— Mais, dame ! répondit naïvement Santerre, parce que vous venez de dire que vous y étiez.

Rétif commençait à être fort embarrassé de la tournure que prenait la conversation et de l'intérêt qui s'y attachait.

— Ah ! fit une des filles de Réveillon, vous dites qu'il y a eu des victimes parmi les gens honnêtes ?

— Parbleu ! dit Santerre, pourquoi pas ? les balles sont aveugles, et la preuve, c'est qu'on cite... .

Rétif se mit à tousser très fort.

— D'abord, dit Santerre, on cite une femme de président qu'une balle a tuée roide.

— Pauvre femme ! dit mademoiselle Réveillon.

— On cite un gros marchand drapier de la rue des Bourdonnais.

Rétif respira.

— On cite... .

— Beaucoup, beaucoup d'honnêtes gens ! se hâta de dire Rétif.

Mais Santerre n'était pas homme à se laisser couper ainsi la parole.

— On cite, dit-il d'une voix éclatante, pour couvrir la toux sèche et opiniâtre de Rétif, on cite jusqu'à des aristocrates !

— En vérité ?

— Ainsi, par exemple, un page... .

Rétif devint rouge à faire rire, Ingénue pâle à faire peur.

— Un page ? murmura-t-elle.

— Oui, oui, un page, dit Santerre, et de monsieur le comte d'Artois, encore.

— Pardon, de monsieur le comte de Provence ! se hâta de dire Rétif étouffant dans ses paroles un faible cri poussé par sa fille.

— On m'a dit d'Artois, reprit Santerre.

On m'a assuré Provence, insista le désolé Rétif avec un grand effort de courage qu'il puisait dans cette pâleur d'Ingénue, suspendue sans haleine aux lèvres des deux interlocuteurs, et prête de s'évanouir ou de revivre, selon que l'un des deux semblait avoir le plus raison.

— Artois ou Provence, peu importe, dit enfin Ingénue. — Vol. D. No. 15.

Santerre ; toujours est-il que ce jeune page est un peu aristocrate.

— Bah ! bah ! bah ! fit Réveillon, Rétif dit Provence, Santerre dit d'Artois, vous voyez bien qu'on ne s'entend pas... Est-il même bien sûr que ce soit un page ?

— Mais, justement ! c'est qu'on n'en est pas même bien sûr, dit Rétif, tout rassuré par ce secours inattendu qui lui arrivait.

— Oh ! par exemple, dit Santerre, halte-là, messieurs ! c'est un page et bien un page.

— Bon ! comment le savez-vous ? dit Réveillon.

— Oui ! comment le savez-vous ? répéta Rétif.

— Oh ! d'une façon bien simple : c'est mon ami Marat qui le soigne ; on l'a rapporté aux écuries d'Artois, et Marat, qui est plein d'humanité, lui a même cédé sa chambre.

— Mais, dit Réveillon, est-ce monsieur Marat lui-même qui vous l'a dit ?

Quant à Rétif, il n'osait plus ouvrir la bouche.

— Non, répondit Santerre, la vérité avant tout ! non, ce n'est point Marat qui me l'a dit, mais c'est Danton, qui le tenait de la bouche même de Marat.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Danton ?

— Un avocat au conseil du roi... Vous ne direz pas que celui-là est de la canaille, quoique ce soit un patriote.

— Eh bien ! quand il y aurait un page blessé, dit Rétif, qui, tout en ayant l'air de mêler son mot à la conversation, répondait à sa fille et non à Santerre ; il y a plus de cent pages à Paris !

Mais Ingénue n'entendait pas ce que disait son père.

— Blessé ! murmura-t-elle ; il n'est que blessé !

Et elle respira ; seulement, ses joues gardèrent un reste de cette pâleur qui les avait envahies un instant, et dont s'étaient aperçues mesdemoiselles Réveillon, car les jeunes filles s'aperçoivent de tout.

— Vous voyez donc bien, continua Santerre, en s'adressant à Réveillon, qu'il ne faut pas venir nous dire ici qu'on a bien fait de tirer sur le peuple ; car, de deux choses l'une. — ou l'on est aristocrate, et vous croyez que plusieurs de ceux-là ont été atteints, — ou l'on est patriote, et incontestablement les ravages ont été très nombreux dans nos rangs !

Le dilemme était si fort, que Réveillon ne ré-

pondit pas. La discussion paraissait donc close; mais, de peur qu'elle ne le fût pas, Rétif se hâta de détourner la conversation en la poussant dans une autre voie.

— Cher monsieur Réveillon, fit-il, il faut pourtant que je vous dise pourquoi je suis venu chez vous.

— Mais, répondit le marchand de papiers peints, comme d'habitude, j'espère : pour nous faire une visite et demeurer à dîner avec nous.

— Non pas; mon voyage a aujourd'hui un but spécial : je viens vous demander une faveur.

— Quelle faveur ?

— Vous savez l'odieux guet-apens dont ma fille et moi aurions certainement été victimes sans le secours de vos braves ouvriers ?

— Oui, oui, pardieu ! mes ouvriers ont même rudement frotté un de ces mauvais aristocrates dont vous parliez tout à l'heure, mon cher Santerre. . . . Racontez donc cela au voisin, Rétif.

Rétif ne demandait pas mieux. Il raconta l'histoire avec tous les embellissements que son imagination de romancier put y ajouter.

Le récit impressionna vivement Santerre.

— Bravo ! s'écria-t-il à l'énumération des coups qui avaient plu sur les agresseurs. Oh ! mais, c'est que lorsqu'il s'en mêle, le peuple frappe dur !

— Eh bien ! voyons, qu'est-il résulté de tout cela ? demanda Réveillon. Est-ce que l'on vous inquiète ? est-ce que monsieur le comte d'Artois se remue ?

— Non, répondit Rétif ; celui qui se remue, au contraire, c'est le coupable.

— Alors, s'il se remue, dit Santerre en riant de son gros rire, je ne connais qu'une chose, moi, il faut l'achever.

— Inutile, répondit Rétif.

— Comment, inutile ?

— Oui, il se repent, et il passe dans notre camp avec armes et bagages.

Et là-dessus, comme pendant à la première histoire, Rétif raconta toute la palinodie d'Auger.

Il fut écouté au milieu d'un silence plein de sympathie. Ce n'était pas peu de chose à cette époque que le dévouement d'un homme tel qu'Auger pour le peuple, surtout lorsque, à sa vertu d'homme dévoué, il ajoutait le titre de transfuge.

Santerre éclata en transports de joie.

Voilà, dit-il, un brave homme, cordieu ! Quel repentir ! et comme le prince aura été furieux lorsqu'il aura su cela !

— Je vous le laisse à penser, dit Rétif.

— Mais ce n'est pas le tout, continua Santerre ; il faut que ce brave homme soit récompensé. Comment l'appellez-vous ?

— Auger, monsieur Santerre.

— Eh bien, voyons, que peut-on faire pour lui ? demanda le brasseur dans les élans de sa joie patriotique.

— C'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire, reprit Rétif. Tout à l'heure, je vous racontais que le pauvre garçon avait déserté sans armes et sans bagages ; car l'honnête garçon n'a rien voulu prendre de ce qui lui appartenait chez le prince. Donc il est pauvre, donc il a faim, donc il veut travailler et recevoir complet le baptême du patriotisme !

— Bravo ! s'écria Santerre, applaudissant la phrase arrondie et redondante de Rétif ; bravo ! ce gaillard-là ne doit pas mourir de faim. Je l'adopte, moi !

— Vrai, dit Rétif.

— Je le prends comme ouvrier, continua Santerre ; je lui fais gagner un écu par jour et je le nourris. Cordieu ! la belle affaire que cela fera dans le faubourg ! comme les aristocrates vont grogner !

A ces mots de Santerre, Réveillon sentit quel rôle inférieur il jouait, et il résolut de reprendre un peu le dessus qu'il avait perdu dans cette affaire.

Santerre l'écrasait, et un vernis d'incivisme n'était pas flatteur à porter dans le faubourg.

— La ! la ! dit-il, se rappelant tout à coup la sinistre prédiction que venait de lui faire Santerre à propos de ses papiers peints ; comme vous vous échauffez.

— Oh ! c'est que je ne suis pas un tiède, moi, dit Santerre.

— Mais, mon cher, entendons-nous un peu, reprit Réveillon ; je ne suis pas plus tiède que vous lorsqu'il s'agit de faire acte d'homme de bien, et, pour vous le prouver, quoique je n'aie besoin de personne, c'est moi qui prends Auger et qui l'installe dans ma maison.

Rétif se retourna vers Réveillon, souriant et enchanté : on mettait l'enchère sur sa proposition.

— Point du tout ! dit Santerre ; vous avouez que vous n'avez besoin de personne, et moi, dans ma brasserie, j'ai de l'ouvrage pour cent ouvriers encore.

— Et moi, donc, reprit Réveillon en chérissant sur Santerre, est-ce que tous les jours, mal

gré la misère du temps, je n'embauche pas une quantité de malheureux ? D'ailleurs, il me semble que c'est à moi que s'adressait monsieur Rétif.

Rétif s'inclina en signe d'adhésion.

— Puis il me semble encore, continua Réveillon, que, s'il a une préférence à avoir, c'est pour le plus ancien ami.

Rétif prit la main de Réveillon et la serra tendrement.

— D'accord, fit Santerre ; mais, entre nous, mon voisin, puisque c'est un ennemi des aristocrates qu'il s'agit de loger, je crois que sa place est plutôt chez moi que chez vous.

— Bah ! fit le marchand de papiers, et quel est donc celui de nous qui a fait administrer à Auger la superbe volée qui a tué son compagnon, et qui a failli le tuer lui-même ? Voyons, monsieur Rétif, le curé a-t-il dit que le compagnon était mort, oui ou non ?

— Il a dit qu'il était mort.

— Je cède, dit Santerre vaincu par ce dernier argument. Vous avez raison d'être patriote ou de faire semblant de l'être, cela ne peut pas nuire.

Et il accompagna ces mots d'un regard qui les commentait significativement.

Rétif et Réveillon comprirent la portée de ce regard ; il dévoilait la révolution tout entière, personnifiée dans cet homme appelé, sans le savoir, à y jouer plus tard un si grand rôle.

Réveillon le conduisit jusqu'à la porte, et tous deux se serrèrent la main sans rancune.

Les politiques avaient fini de disputer, les négociants s'entendaient.

Santerre fit un salut gracieux à Rétif, auquel il avait plu autant que l'écrivain lui était revenu à lui-même ; il galantisa avec les demoiselles, à qui il promit d'envoyer des pommes, attendu qu'on était au moment du cidre ; puis il sortit, laissant de lui une grande opinion dans la maison.

Les jeunes filles emmenèrent Ingénue dans leur chambre.

Restés seuls, Rétif et le fabricant de papiers se regardèrent.

— Eh bien ! dit Rétif, vous prenez donc Auger ?

— Oui, mais il faudra voir ce qu'il sait faire, dit Réveillon d'un ton de mauvaise humeur qui ne présageait pas à Auger des jours filés d'or et de soie dans la maison de l'industriel.

Rétif sentit sous ces mots la pression qui avait fait agir le marchand de papiers peints.

Il voulut lui prouver qu'il ne faisait pas une si mauvaise affaire qu'il le croyait.

— Outre, lui dit-il, que vous ferez acte d'excellente politique, et que cela vous posera en patriote éclairé que vous êtes et en brave citoyen dans tout le quartier ; outre cela, vous dis-je, l'affaire sera bonne ; il paraît que réellement l'homme a reçu de l'instruction.

— De l'instruction ! de l'instruction ! murmura Réveillon ; ce n'est pas de première nécessité, ce me semble, pour un ouvrier imprimeur sur papiers peints.

— Pourquoi pas ? dit Rétif, bercé dans ses idées d'homme avancé ; l'instruction mène à tout.

— Même à broyer des couleurs, dit Réveillon en riant, car je ne vois guère que cela pour votre protégé.

— Hum ! mon protégé ! mon protégé ! murmura Rétif à son tour ; vous conviendrez, mon cher ami, qu'il a de singuliers droits à ma protection.

— Enfin, il en a, puisque vous me le présentez.

— Je vous le présente, c'est vrai, dit Rétif ; oh ! pour cela, je ne puis pas dire autrement.

— Eh bien ! alors, envoyez-le-moi, et, quand il sera ici, quand on aura causé avec lui, quand on saura ce qu'il sait faire, il sera temps de voir à quelle sauce le mettre ; mais, mordieu ! grommela Réveillon entre ses dents, qu'il charrie droit, votre monsieur Auger !

Rétif pensa que l'on devait en rester là pour le moment ; il ouvrit la porte de la chambre des demoiselles Réveillon, et, s'adressant à Ingénue,

— Mon amour, lui dit-il, tout est fini ; remercions encore une fois ce bon ami, monsieur Réveillon, et allons annoncer au curé de la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet que si monsieur Auger veut être honnête, son avenir est désormais assuré.

Ingénue embrassa les jeunes filles ; Rétif serra la main de Réveillon, et ils partirent.

— Enfin, c'est terminé ! dit l'écrivain à sa fille avec un gros soupir, dès qu'ils furent dans la rue.

Ingénue ne pouvait comprendre, alors, de combien de soupirs futurs ce soupir était gros !